

6-1-2015

Sur le phénomène actuel de la « Mode »

Louis Althusser

Follow this and additional works at: <http://scholar.oxy.edu/decalages>

Recommended Citation

Althusser, Louis (2014) "Sur le phénomène actuel de la « Mode », *Décalages*: Vol. 1: Iss. 4.
Available at: <http://scholar.oxy.edu/decalages/vol1/iss4/4>

This Archive is brought to you for free and open access by OxyScholar. It has been accepted for inclusion in *Décalages* by an authorized administrator of OxyScholar. For more information, please contact cdla@oxy.edu.

Sur le phénomène actuel de la « Mode »

(9 pages dactyl., pas de corrections, non daté mais ca. 1971)

ALT2.A18-03.10

Louis Althusser

[1]

Sans prétendre un instant présenter même un « élément » pour une théorie générale de la mode, je voudrais énoncer quelques remarques superficielles sur les raisons de la diffusion de masse dans la jeunesse des formes actuelles de la mode (diffusion = « prise » au sens où une mayonnaise « prend »).

Je refuse évidemment deux types d'explication courants : 1/ l'explication par la fantaisie, le besoin de changement, l'imagination (en l'espèce de la jeunesse) etc. 2/ l'explication purement économiste : par la concurrence entre couturiers pour la conquête et le renouvellement du marché, pour sa conquête par son renouvellement (même en tenant compte du fait que cette concurrence économique fait intervenir des types de couturiers capitalistes de modèle différent : les grandes maisons, et les moyens couturiers, – et les formes actuelles ou récentes de la concurrence : les robes signées, et la grande couture à large diffusion, le prêt-à-porter etc.)

La première explication est psychologue et tautologique : elle n'explique rien. La seconde explication explique tout...sauf la réussite des formes de la mode qui effectivement réussissent.

Je pars d'un principe qui ne sera pas justifié ici, mais seulement illustré ici. Ce principe peut s'énoncer comme suit : la réussite, la diffusion, donc la « prise » de formes définies d'une mode nouvelle sont un phénomène, un effet idéologiques. Pour comprendre ce qui se passe dans la vie courante, donc comprendre ce qui est « ex » ibé" dans les rues du Quartier Latin, et un peu partout en Europe et dans le monde en fait de vestimenture, il faut remonter à cette « cause » idéologique et la définir autant que possible. Note : en limitant l'investigation à cette cause (idéologique) et à ses effets, on ne perd pas autant de vue d'autres déterminations, sans lesquelles ce qu'on va

décrire ne serait que partiellement intelligible (on ne perd pas de vue la rencontre entre cette cause idéologique et les mécanismes de la recherche du profit dans le marché de la mode ; on ne perd pas de vue non plus le fait que cette cause idéologique définie n'est qu'un cas particulier de l'efficace de l'idéologie en général sur les formes de la mode comme telle, on ne les perd pas de vue : mais, ne pouvant tout dire à la fois, on n'en parle pas).

Qu'en est-il donc de cette « cause » idéologique ? Je crois qu'on peut en gros soutenir quelque chose comme ce qui va suivre. On partira d'un fait : à savoir que les phénomènes de la mode actuelle sont remarquables par leur diffusion [2] de masse dans la jeunesse de tous les pays capitalistes (et peut-être dans certains pays « socialistes » ?). Et on partira d'un principe : il faut considérer ce fait comme le résultat de tout un processus, en cours depuis de nombreuses années.

Je dirais que la crise de l'Impérialisme, marquée par la IIème Guerre mondiale, par les guerres de Libération nationale et les guerres populaires-socialistes depuis la IIème Guerre mondiale et leurs répercussions dans les luttes de classe à l'intérieur des pays capitalistes, s'est progressivement traduite (progressivement : par une accumulation de faits qui finissent par devenir importants) par un très profond ébranlement des Appareils idéologiques d'État auxquels la jeunesse est (plus ou moins particulièrement) soumise : avant tout par un ébranlement de l'Appareil religieux, de l'Appareil Familial, de l'Appareil scolaire, et de l'Appareil culturel. J'ajouterai que du fait de la non-explication radicale sur les causes de la période stalinienne, du fait de l'évolution réformiste (sous des formes de gouvernement apparemment en contradiction avec ce réformisme) des pays « socialistes », du fait de la crise du mouvement communiste international, de la Révolution Culturelle, etc, la partie de l'Appareil Idéologique d'État qui nous intéresse (à savoir les partis communistes) ont eux aussi subi un ébranlement considérable (sensible dans leur « suivisme » et leur incapacité à faire face à la situation, bref à la crise de l'Impérialisme et à l'ébranlement des grands Appareils idéologiques d'État de la bourgeoisie).

Le résultat peut s'énoncer comme suit. La jeunesse a subi les effets de l'ébranlement des Appareils idéologiques d'État concernés (et c'est un bien), mais sans trouver d'organisation capable de faire face aux effets

de cet ébranlement, sans trouver d'organisation armée pour transformer cette inquiétude, ce « désenchantement », cet ébranlement des « valeurs » traditionnelles, en action. En bref, la crise de la jeunesse s'est exprimée en révolte (et non en révolution).

Ce jugement mériterait d'être considérablement nuancé. Car cette révolte s'est souvent accomplie à la lumière de mouvements révolutionnaires réels, effectifs, existant bel et bien dans le monde : Cuba, le Viet-Nam, la Chine, la Révolution culturelle. Toutefois la transposition de ces modèles exotiques, empruntés à des pays soit « sous/développés » soit communistes dans les conditions des pays capitalistes s'est avéré extrêmement difficile, et pour des raisons qui ne tiennent pas au hasard (le petit Livre Rouge ne peut être directement appliqué en France). Cette révolte se voulant révolutionnaire et avortant [3] souvent (à plus ou moins longue échéance) au seuil de la simple révolte : c'est toute l'histoire des groupuscules après Mai 68. Cet échec (des groupuscules dans leur ensemble) apparaîtra plus tard comme la preuve de l'impossibilité d'importer des formes extérieures dans un pays où les formes requises sont absentes (pour des raisons historico-politiques définies).

Revenons en deçà de cette période récente, car ses causes elles-mêmes doivent être remises en perspective, c'est-à-dire rapportées à une période plus longue : celle à laquelle il a été fait allusion lorsqu'on a parlé de l'ébranlement des Appareils idéologiques d'État, et de leurs effets sur la jeunesse. Cet ébranlement est bien antérieur à Mai : il a produit des effets bien antérieurs à Mai. Je disais : des effets qui sont fondamentalement des effets de révolte, ou encore des effets de libération à l'égard de telles ou telles valeurs, institutions, ordres ou interdits.

Après avoir dit un mot (pour en marquer à la fois le caractère d'exception et aussi les limites implacables) des formes supérieures de cette révolte c'est-à-dire après avoir dit un mot des formes d'organisation de Mai ou issues de Mai, je suis obligé maintenant de faire état de formes inférieures de cette révolte, pour aboutir à la mode. Je mentionne seulement (car il faudrait une étude sérieuse là où je n'ai que quelques souvenirs ou indices) des « modes », qui n'étaient pas vestimentaires et qui ont pendant un temps régné sur la

jeunesse. Par exemple la mythologie du démarcage des âges en France (les jeunes opposés aux vieux, aux « croulants » aux NPPH (« ne passera pas l'hiver ») etc. qui n'était qu'un jeu, mais symptomatique (très limité dans ses effets). Par exemple la « mode » de chanteurs new-look du type Johnny Halliday en France (et sans doute bien d'autres du même style, sans parler des Beatles qui doivent être à la charnière) etc. Dans ces différentes modes la jeunesse trouvait des formes (« culturelles ») de sa « libération », c'est-à-dire réalisait une idéologie de la liberté-démarcation-refus-libération. Mais on peut dire que, en même temps que la jeunesse « réalisait » cette idéologie, cette idéologie (c'est bien plutôt de cela qu'il s'agissait) se réalisait dans ces formes.

Si cette hypothèse n'est pas arbitraire, elle peut s'appliquer à la « mode » (vestimentaire) actuelle. Plusieurs traits sont frappants. Le plus frappant est sans doute (déjà mentionné) sa diffusion de masse et sa contagion irrésistible. Un autre trait : cette mode n'est pas uniforme, au contraire : elle offre une extraordinaire variété de formes, du très court au très long, de la distinction des sexes à leur confusion, etc. Tout se passe comme si en fait tout [4] individu (jeune fille ou jeune homme) se voyait offert un tel choix tellement varié et contradictoire qu'il y trouvait la figure même de sa liberté.

Par ce biais (l'apparente désagrégation de toute forme vestimentaire dans la multiplicité de ses variations baroques) l'idéologie de la liberté de la jeunesse trouve ses formes de réalisation. Bien entendu cette liberté est, comme en toute révolte, liberté contre : contre les formes classiques de l'habillement et de la coiffure, contre les formes classiques de la distinction absolue des sexes (par leur style de vêtement et de coiffure), et au-delà des formes classiques, contre les rituels et les pratiques classiques de l'existence culturelle-quotidienne.

Cette forme de protestation/révolte est souvent assez pathétique. Ce qui me frappe le plus est un autre trait, dont je n'ai pas encore parlé, mais dont il suffit d'observer tout simplement le comportement des jeunes dans les rues, sous leur vestimenture nouvelle, pour s'apercevoir : c'est que cette liberté est égale pour tous. La protestation qui est réalisée dans les formes indiquées est aussi une protestation contre une vieille fatalité, inscrite dans les anciennes

formes de la mode, entre disons la beauté et la laideur. Tout se passe comme si le fait d'endosser les vêtements de la nouvelle mode récusait cette distinction, la récusait pratiquement. Quels que soient leur taille ou leur visage, tout se passe comme si les filles et les garçons adeptes de la nouvelle mode entraient dans un monde où ils gagnaient une nouvelle apparence sur laquelle seule ils étaient désormais jugés : celle de leur égalité dans la même liberté.

Par là nous pouvons peut-être mieux prendre la mesure de cette idéologie, ou plutôt des formes de son existence. Elle n'existe pas seulement dans la mode vestimentaire, mais dans l'allure et les gestes de cette mode, dans un certain rituel de comportement qui va de pair avec cette mode. Rituel de comportement qui est d'abord un comportement vis à vis des attributs de cette mode (manière de se servir de telle ou telle partie du vêtement) et de ses effets (manière de se servir de son corps habillé de telle ou telle manière) ; rituel de comportement qui est aussi une façon de se comporter entre semblables, et vis à vis des autres. Rituel de comportement qui est inscrit dans toute une série de pratiques, de modos de vie , qui peuvent concerner telle ou telle institution existante (la Famille, l'École etc.) ou qui peuvent fonctionner à l'intérieur de nouvelles relations-institutions (cf. les Hippies et autres).

[5]

* * *

Si ces quelques remarques ne sont pas imaginaires, elles mériteraient d'abord d'être sérieusement éprouvées, et complétées.

Mais dans leur simple état présent, elles permettraient de noter :

1/ si le phénomène de la « mode » vestimentaire que l'on observe a cette étendue exceptionnelle sur la jeunesse, et est centré sur elle, c'est pour des raisons historiques qui doivent être au moins à la hauteur du phénomène – et non en dessous de lui. Ex. Il ne suffirait pas d'invoquer le besoin (le simple besoin) de défier un tabou sexuel pour expliquer le phénomène des mini-jupes. Il suffit de « voir » la façon dont les jeunes filles se comportent vis à vis de cette mode, et de leur corps visible pour se convaincre que ce défi d'un tabou sexuel

n'est que la part infime d'un défi plus vaste, dans lequel il est présent mais à titre symbolique, et qui le dépasse donc infiniment.

2/ si le phénomène de la « mode » vestimentaire relève de raisons historiques, ce ne peut être que de raisons historiques produites par un long procès, et non de brusques raisons (tel évènement, telle inspiration) : de raisons qui font intervenir bien d'autres « éléments », d'autres « formes » et d'autres « réalités » que la simple mode vestimentaire : des raisons et réalités « culturelles » (il faudrait étudier les pratiques culturelles de masse dans leur histoire : les chanteurs, la musique de danse etc.), des raisons et réalités « culturelles » dans un autre sens (les ébranlements des AIE dont il a été question) et enfin des raisons et des réalités politiques.

3/ si le phénomène de la mode vestimentaire actuelle relève d'une « cause » idéologique, il est donc un effet qu'il faut, pour le comprendre, situer parmi les autres effets présents ou absents, produits par les conditions qui ont rendu cette « cause » efficace. C'est à ce titre que j'ai pu parler de formes inférieures de révolte en opposition à des « formes supérieures » (en faisant d'ailleurs allusion à leur avortement). Ce qui nous renvoie nécessairement à l'analyse économique-politico-idéologique des conditions générales de la période historique qui a vu naître ces formes inférieures et supérieures. Cette mise en place aurait l'intérêt de faire apparaître les pleins et les vides d'une situation historique donnée, les vides étant politiquement autant, sinon plus intéressants que les pleins. À partir de ce moment là le phénomène de la mode vestimentaire actuelle n'est plus un fait parmi d'autres : il possède, du fait même de sa mise en place, une signification politique diagnostique précise. Autrement dit, il pose le problème de ce que devrait être une politique [6] culturelle de masse non-bourgeoise, à partir des éléments de diagnostic qu'il fournit. Mieux, il pose le problème de savoir ce que c'est, du point de vue des masses, que la « culture » (car on s'en fout de savoir ce que pensent de la culture les « gens cultivés », qui ne sont jamais que les idéologues de la classe dominante, dès qu'ils se tiennent pour cultivés), de quoi est « faite » cette culture, quels sont les éléments déterminants en fait dans cette « culture », et comment les aborder d'un point de vue prolétarien.

[7]

Note

Ce qu'il y a de pathétique dans ce que trahit ce phénomène de la mode actuelle (dans la jeunesse) et dans la protestation et l'aspiration idéologiques qui lui sont liées, c'est la contradiction suivante :

- a. sa positivité.
- b. son impuissance.

Sa positivité. On ne peut la comprendre (cette protestation/aspiration : bref ses refus et ses espoirs) si on ne la rattache à toute une série d'autres faits, qui ont culminé en Mai, et qui subsistent sous l'échec de la période actuelle. On ne peut en effet conclure de la désaffection (quasi inéluctable) des groupuscules au découragement et au désespoir de cette jeunesse. Ce n'est pas seulement que le reste du monde, de Cuba à la Chine en passant par le Viet-Nam et la Palestine lui offre toujours des raisons de persévérer dans l'encouragement et l'espoir ; ce n'est pas seulement parce que les pays capitalistes, faisant la part d'un feu qu'ils ne peuvent éteindre, laissent à cette jeunesse (y compris dans les Écoles, malgré les mesures répressives en cours) assez d'espace pour qu'elle y organise l'existence de ses « rêves » ; c'est parce que la décomposition des AIE du monde capitaliste produit nécessairement cette révolte, et que cette décomposition, qui est irréversible, ne s'interrompra plus, et ne cessera pas de s'accroître : c'est parce qu'entre les effets de cette décomposition des AIE des pays capitalistes d'une part et la lutte de classe mondiale (et nationale) d'autre part existent des liens objectifs qui sont, tant bien que mal, et en dépit de tous les obstacles et de toutes les déformations ressentis, plus ou moins obscurément, plus ou moins confusément, mais ressentis quand même ;— c'est pour toutes ces raisons que, dans son principe la réaction idéologique de protestation/aspiration de cette jeunesse est foncièrement positive.

C'est pourquoi ce n'est que secondairement qu'on notera tous les éléments négatifs qui peuvent entacher telle ou telle réaction idéologique. En ce qui concerne ladite mode (et plus généralement d'autres phénomènes culturels ?) des aspects évidemment petit-bourgeois, qui sont ceux de la plupart des formes de révolte, de défi, et d'une manière générale de réalisation de la « liberté » dans des

pratiques aussi symboliques, pouvant aller jusqu'à la négation des objectifs poursuivis.

[8]

Son impuissance. On ne peut s'empêcher de noter le « jeu » objectif qui a pu être observé (et qui est encore observable) entre différentes formes de réalisation de cette protestation/aspiration. On est passé de Mai à la mode. La mode (et autres phénomènes culturels collatéraux) peut, à ce titre, être conçue comme une forme inférieure, une forme de remplacement, une forme de substitution de formes de réalisations plus élevées (politiques), – voire à la limite (et c'est certainement le cas de toute une frange, peut-être plus ? de cette jeunesse) comme un « Ersatz imaginaire », comme une compensation à l'échec des formes politiques, compensation imaginaire. On peut même dire qu'alors, pour toute une part, la mode fonctionne sous la forme classique tout en fonctionnant sous cette forme imaginaire : indice de discrimination, de distinction, de reconnaissance-distinction sous le couvert de l'alibi de la réalisation de la liberté.

S'il faut prendre au sérieux cette limitation, il faut se demander pourquoi cette impuissance ? Plusieurs raisons sont à retenir.

1. La jeunesse en soi n'existe pas. On ne peut pas parler de la jeunesse sans tenir compte des classes sociales dont elle est issue. Or dans les phénomènes considérés la jeunesse qui semble avoir la part la plus grande et le rôle dirigeant est la jeunesse urbaine, qui plus est des grandes villes, – ce qui ne serait pas une détermination sociale si on n'ajoutait qu'elle est majoritairement petite-bourgeoise (aussi incertain soit ce terme) et bourgeoise, ou soumise à l'influence idéologique petite-bourgeoise. L'idéologie de la révolte, de la libération et du défi trouverait son sens et ses limites dans l'idéologie petite-bourgeoise.

2. Je crois que cela ne suffit pas. Non seulement parce que on ne peut faire abstraction de la jeunesse ouvrière (urbaine elle aussi), mais parce que ce qui est très remarquable dans toute une série de phénomènes contemporains, c'est leur extension-contagion (Mai en est le plus célèbre exemple). J'invoquerai donc une autre « cause » à l'impuissance en question. Elle tient à la cause même qui a été

invoquée : les AIE ébranlés. Là, nous touchons à des réalités qui n'ont pas été étudiées ou ont été mal étudiées (du moins à ma connaissance). Que veut dire qu'un AIE soit ébranlé ? Que voulait dire Marx dans Le Manifeste lorsqu'il annonçait la « dissolution de la Famille bourgeoise ? Que signifie l'ébranlement de l'Appareil scolaire ? L'expérience montre que ces Appareils possèdent une extraordinaire résistance, et d'extraordinaires [9] ressources de permanence et de rétablissement, ainsi que de prodigieuses capacités pour déguiser leur conservation sous les apparences de la rénovation (cf. la loi d'Orientation d'E. Faure). En d'autres termes la révolution contre les AIE s'exerce dans des formes qui, malgré l'extrémisme qu'elles affichent, ne parviennent qu'au prix d'infinies difficultés à rompre le « cordon ombilical » qui les relie à l'idéologie en question. Je signalais qu'il avait fallu de nombreuses années pour que le processus d'ébranlement des AIE produise des effets visibles. On peut ajouter que même lorsque ces effets deviennent visibles, ils dissimulent d'autres effets, qui sont, cette fois, de conservation. Si les AIE en question sont vraiment le milieu immédiat dans lequel vit la jeunesse, c'est leur idéologie qui pèse sur ladite jeunesse, y compris sur les formes de sa révolte, y compris sur le sens de sa révolte. Une simple comparaison nous permettrait ici de prendre la mesure des faits en question. Lénine en URSS à propos de l'École (cf. Kroupskaïa), et Mao en Chine à propos de la révolution culturelle ont insisté sur la longue lutte (des années et des années) indispensable pour révolutionner les anciens AIE. Et ces déclarations ont été tenues à propos de pays socialistes. Elles donnent une idée des limites de ce qu'on peut appeler l'ébranlement des AIE dans des pays encore capitalistes. Cet ébranlement, vécu par beaucoup comme radical/définitif et donc révolutionnaire à court terme, ne peut être que très limité, si on considère la réalité objective. Qu'il soit très important n'empêche qu'il soit très limité. Aussi limités en sont les effets sur la « conscience » de la jeunesse, même si elle vit ces effets limités sous la forme de l'extrémisme : cette forme de l'extrémisme n'étant que l'envers de cette limite, et ce qui permet de la supporter, toutes proportions gardées, dans sa dénégation.

3. Pour aller au fond des choses, les effets (même limités) d'un tel ébranlement ne peuvent recevoir leur sens et leur emploi, ne peuvent être convertis du rêve dans la réalité, de la révolte en une activité révolutionnaire, que par le parti communiste. C'est par leur

inscription juste dans l'activité révolutionnaire du pc. que les effets limités indiqués peuvent dépasser leur limite, et surmonter leur impuissance. Pour qu'ils soient inscrits dans l'activité du pc., il faut 1/ que leur cause soit connue-reconnue 2/ qu'une place leur soit faite dans les activités du pc : leur place. De ce côté-là, on peut dire que les choses ne dépendent plus de la jeunesse, mais du pc. lui-même. Elles dépendent de sa politique générale, qui se réfléchit finalement dans sa politique vis à vis des AIE, de la jeunesse, et des « problèmes culturels ». Mais cette question mériterait tout un développement.